

**INSTITUT SCIENTIFIQUE DE RECHERCHE PARANATURA-  
LISTE****LEÇON D'ÉPISTEMOLOGIE FABULATOIRE****N° 12****LOUIS BEC  
ZOOSYSTÉMICIEN****VILÉM FLUSSER  
1920/1991**

Cette douzième leçon sera différente de toutes celles que vous avez suivi jusqu'à ce jour.

Car elle est consacrée à Vilém Flusser.

Elle sera incomplète désespérément.

J'ai tellement hésité depuis quatre ans à vous la donner.

Je dois vous l'avouer maintenant par un curieux égoïsme.

Par cette peur de figer des moments miraculeux de confiance, de confiance et d'échanges vertigineux.

Mais je ne pouvais, dans le cadre de ces leçons, sans faillir au but poursuivi, garder par devers moi un constat aussi important.

Je voulais vous dire que l'amitié portée à un tel niveau, est l'espace le plus accompli pour toute entreprise profonde d'épistémologie fabulatoire.

Je pense que vous avez compris que cette leçon ne nourrie pas l'ambition de traiter, comme les universitaires savent si bien le faire, par un décorticage analytique peuplé d'index et d'annotations, la pensée plurielle de Vilém.

J'en suis bien incapable et surtout je ne le veux en aucune manière.

J'ai durant 17 ans écouté et parlé les textes de Vilém qu'il me traduisait car il les écrivait dans plusieurs langues et plus particulièrement en allemand.

Je ne parle pas cette langue et j'ai eu de la pensée de Vilém une leçon d'oralité.

J'ai simplement choisi de vous faire appréhender cette curieuse dimension, à travers 3 petits textes, que je vous lirais successivement et dont certains furent écrits dans des circonstances douloureuses.

J'ai rencontré Vilém Flusser à Paris en 1974.

Nous avons décidé de nous revoir et je l'invitais à passer chez moi dans le midi à Cabrières d'aigues près de Pertuis.

Si nous faisons dans notre vie un nombre important d'invitation de ce type, peu d'entre elles sont honorées.

Pourtant Vilém et Edith passèrent.

Et ils décidèrent de se fixer pas loin du lieu où j'habitais.

De ce jour et pendant 17 ans, nous avons au moins une fois par semaine discuté de tout.

Vilém Flusser nous a quitté.

Un matin de novembre au détour d'une route près de Prague, sa ville natale, celle qu'il avait du fuir cinquante ans plus tôt, à cause de l'invasion allemande.

Il était parti pour une série de conférences. Surtout pour un projet qui revêtait pour lui une grande importance.

L'organisation d'un colloque sur la montée des extrêmes droites en Europe.

Vilém était un homme libre. Il manifestait cette liberté à tous moments. Par ses gestes, ses attitudes, son refus des pressions administratives, idéologiques et technocratiques.

Il la revendiquait constamment par la vigueur et l'aspect provocant de sa pensée.

Philosophe de la culture, il parcourrait le monde avec la passion intense de rencontrer, de débattre, mais surtout d'essayer d'en comprendre les phénomènes et les transformations.

Il pouvait le faire grâce à son immense culture. Elle lui permettait d'éclairer les fondements et les articulations des mutations en cours.

Il avait commencé une longue « itinérance » depuis son départ de Prague.

A Sao Paulo d'abord en 1940.

Il devait faire surgir quelques années plus tard, la grande école de communicologie du Brésil, dans laquelle il enseigna jusqu'en 1972, tout en participant au développement de la Biennale de São Paulo et en jouant un rôle important de critique artistique, scientifique et philosophique.

En France en 73. Il s'était fixé peu après dans le sud de la France d'abord près de Pertuis puis à Robion où il devait écrire la plus grande partie de son oeuvre.

Il avait contribué par sa présence à développer un foyer de réflexion où se rencontraient artistes et intellectuels venus du monde entier pour le rencontrer.

Des 1984 la parution de ses livres *La Philosophie de la Photographie* suivie de *l'Univers des Images Techniques* (1985) lui apportait une audience internationale. Ils sont considérés actuellement comme faisant partie des bases de la pensée postmoderne.

Ces dernières années, il était invité de toute part dans le monde et plus particulièrement en Allemagne où sa pensée et ses dons d'orateur étaient accueillis avec enthousiasme. Il avait multiplié ses interventions dans de nombreux colloques et séminaires et ses cours, conférences et écrits font l'objet de nombreux travaux et thèses dans les universités allemandes et américaines.

De jeunes éditeurs allemands devaient consacrer sa pensée par des parutions et des traductions en de nombreuses langues.

Vilém Flusser séjournait et travaillait en France depuis 73.

Curieusement les éditeurs français se sont tenus frileusement à l'écart de cette pensée et à part deux petits ouvrages, aucuns de ses livres majeurs ne sont traduits.

Cette pensée qui traversait les domaines les plus divers la photographie, la vidéo, l'art, les images techniques, l'écriture, l'idéologie, l'économique, la littérature, la théologie, la science et bien sur la philosophie, ne s'est jamais déplacée sur la banalité d'un monde lisse.

Elle s'est déployée dans un univers granuleux et ondoyant, dans les dédales des réseaux de l'information, dans la complexité des connaissances, dans l'écueil des objets.

Pour elle, la moindre aspérité, la plus légère turbulence était matière à phénoménologie, matière à projeter le monde.

Cette singulière capacité, associée à cette fascinante qualité d'interprétation, l'invitait à habiter inévitablement les contrées de l'Image.

Elle se déplaçait à travers les apparences de celle-ci tout en en produisant de nouvelles.

Car l'image qu'elle soit picturale, photographique, vidéographique, numérique ou holographique propose non seulement une rugosité chimique, physique et numérique mais surtout un univers métaphorique propice à de multiples champs d'explorations.

Vilém Flusser qui l'avait si bien compris, ne s'en est pas privé, il en a été le plus enthousiaste arpenteur.

C'est pourquoi elles occupent, ces images, une double place dans son oeuvre.

L'une qui traite de leur matérialité immatérielle technologique et l'autre plus enfouie et plus fascinante qui génère sa pensée et son écriture.

Je peux simplement témoigner combien, lors de nos discussions, les images ont été lu, déchiffré, trituré, malaxé, maltraité, caressé...

Combien elles ont été l'objet de soins attentifs, d'analyses diverses sur la nature de leurs constituants, sur leurs dimensions poétiques, idéologiques, politiques, épistémologiques...

Combien les procédures defabrication technique ont été disséquées chirurgicalement.

Car il fallait pour Vilém, essayer de comprendre précisément toutes les phases de cet imaginaire technique qui accompagne nos sociétés depuis la nuit des temps.

Je voudrais, pour finir, évoquer l'autre versant de l'image qui soutendait sa pensée.

Comment décrire cette curieuse et troublante capacité qui consiste à échafauder des systèmes conceptuels hautement sophistiqués et qui se donne le pouvoir d'en concentrer le sens dans la fulgurance d'une image.

Comment instruire le rôle déterminant de cette prolifération d'images, toujours inventives, volontairement décalées et expressives, malicieuses de fantaisie, luxuriantes de visions fabulatoires, donnant à certains de ses écrits les facettes chatoyantes de contes philosophiques.

Vilém Flusser était convaincu que la pratique de la philosophie ne passait plus par l'écriture, mais par l'image.

Il savait que la force de l'image s'enrichie non seulement des fondements rigoureux d'une pensée mais profite des forces percutantes de sa polysémie.

Parce qu'il savait profondément qu'elles étaient seules à pouvoir associer, étroitement, la logique à l'imaginaire pour un meta-langage.

### **Chaque Samedi...**

Comme presque tous les samedis, je m'assois dans un petit fauteuil.

Ce petit fauteuil est placé devant un autre fauteuil. Un gros fauteuil dans lequel est calé Vilém Flusser.

Edith est là, silencieuse et attentive.

Comme presque tous les samedis, depuis plus de 15 ans, il est 15 heures à Robion.

Tout commence par une description chronologique et précise de nos faits et gestes de la semaine.

Des voyages effectués.

Des principaux problèmes, politiques, esthétiques, économiques, philosophiques, épistémologiques....qui ont retenu notre attention.

Tout cela s'effectue comme un délestage, un époussetage, probablement pour épurer la conversation qui va suivre.

Car tout moment attendu possède ses rites.

La lecture d'un texte.

La lecture du texte en cours constituant les différents chapitres d'un livre ou d'un article.

Ce texte est en général composé de quatre feuillets d'une écriture machine très dense et sans marge.

Quatre feuillets de papier pelure, à la limite du transparent, épuisés par la frappe perforante de la pensée.

Traces d'une volonté de transpercer la matière et les apparences pour atteindre la précision du concept.

Vilém commence à traduire.

Il a été si longtemps immergé dans son texte qu'il est en mesure de le faire sans le lire.

Celui-ci est incrusté dans sa mémoire et le possède de façon si tenace qu'il a les pires difficultés pour s'en dégager.

Pour moi commence aussi un énorme effort d'attention.

Sa pensée à la faculté d'ouvrir dans la pensée de l'autre, un incroyable lacs de chemins.

Il me faut donc rester rivé au développement du sens et en même temps comptabiliser égoïstement les pistes qu'il contient.

Ce texte est ensuite discuté à partir de points de vue et d'éclairages multiples.

Chaque remarque est analysée, développée, contrôlée par tout un arsenal de dictionnaires, d'atlas, de documents étymologiques, historiques, philosophiques...

Ce qui oblige Edith à de nombreux déplacements et d'impressionnants transports de livres.

C'est à elle que revient la lourde charge de la vérification dans les langues les plus diverses.

Chaque samedi je me reproche de ne pas parler les langues dans lesquelles Vilém Flusser écrit.

Mais à chaque fois, je dois aujourd'hui l'avouer, même si cela paraît absurde, j'en suis profondément heureux.

Je n'ai rien lu ou presque de lui.

Je n'ai pas de mémoire visuelle de sa pensée écrite.

J'ai seulement eu la chance de baigner dans sa présence sonore.

Elle s'est exprimée, s'est livrée, s'est donnée à moi, en confiance, à travers cette voix et son accent inimitable, à travers des gestes, la concentration d'un visage illuminé par la joie du doute.

Cette pensée s'est dansée devant moi à travers des déambulations effrénées, un désir de traverser l'opacité des obstacles matériels pour aller au sens, au plus vite, au plus clair.

Pour me parvenir sous la forme d'une traduction, elle a voyagé à travers les univers différents des langues, dans la profusion des mots, les pièges de la syntaxe, l'infini déplacement du sens et dans d'incommensurables contrées de connaissances qui habitent son cerveau.

Assis dans mon petit fauteuil, je comprends pourquoi Vilém apprécie ce moment si particulier.

Son texte trouve les moyens de se dégager de la gangue de l'écriture, de devenir cet ensemble flou à facettes chatoyantes, d'induire une zone grise, biaisée et fluctuante, manipulable à merci.

Les aspects les plus enfouis de son imagination et de sa précision dans la multiplicité prennent forme sous nos yeux.

Chaque samedi, je mesure à quel point cette dématérialisation nous fascine.

Combien la présence diaphane de cette variabilité holographique le captive, lui le penseur des mutations technologiques annonçant la fin de l'écriture.

Je comprends mieux l'intérêt qu'il porte à la permutabilité sans fin des images numériques.

Il y retrouve la plasticité oscillante, virtuelle et vivante de sa pensée.

Je m'explique mieux ce bouclage paradoxal de notre boucle de complicité.

Toutes ces vertigineuses projections sur le futur des civilisations dans leurs développements les plus hautement technologiques sont traversées par la parole.

Et par sa parole, la plus ancestrale tradition orale trouve la force incroyable de transcoder un texte en un espace numérique pixélisé, un espace infini secrété par une profonde et inestimable amitié.

Comme presque tous les samedis, je m'assois dans un petit fauteuil.

Ce petit fauteuil est placé devant un gros fauteuil. Un gros fauteuil dans lequel est calé pour toujours la présence amicale de Vilém Flusser.

### **Petite promenade zoologique avec Vilém**

Prague 86

Il fut décidé un jour, que nous accompagnerions "en famille" Vilém et Edith à Prague.

Après tant d'années d'absence, ce retour, dans la ville de leur naissance et de leur enfance, revêtait une grande importance et la catastrophe de Tchernobyl, survenue à ce moment là, ne pouvait nous en dissuader.

Nous voulions être à leur côté pour cette rencontre avec leurs souvenirs.

Ce fut seulement, au deuxième jour de notre arrivée, après bien des visites émouvantes, que Vilém manifesta, avec une curieuse insistance, le désir d'aller au Château, voir les "OURS".

Je pensais sur le moment que Vilém sacrifiait à une vision d'enfance.

Qu'il voulait ainsi mesurer la distance d'un souvenir avec la réalité.

Nous partîmes sur le champ à la chasse aux ursidés pragois.

Il fallut suivre la piste des ruelles, pénétrer le maquis kafkaïen qui mène à la montagne du Château.

La recherche fut longue et minutieuse et Vilém s'avérait comme toujours un merveilleux pisteur de l'espace de ses souvenirs.

Les repères étaient inscrits dans sa mémoire et dans l'histoire de l'architecture de façon indélébile.

Je me souviens que durant cette randonnée, la faune semi touristique était déjà très dense et disparate à Prague.

Mais il fallut portant en convenir au bout d'un certain temps, aucune trace d'ours.

Les ours n'étaient plus là.

Après trente années de réelle présence dans la mémoire de Vilém, ils avaient disparu à ce moment précis.

Juste au point d'une rencontre, leur peuplement s'exprimait par une fuite délibérée.

Beaucoup plus tard, ce que j'avais considéré comme une péripétie zoologique sans portée, chemina dans mon esprit.

A travers l'image virtuelle de ces ours, image maintenue latente pendant tant d'année, l'actualisation rendait un son d'absence en une forme parfaite de liberté.

Leurs mouvements que l'on sait lents et puissants, contraints à la fois par une cage et l'enclos d'une mémoire, avaient brisé les frontières.

Au-delà de leurs pilosités de fauves, de leurs cris familiers indéchiffrables et de leurs griffes, ils bouclaient enfin la boucle de l'exil.

En liant en creux, par une étrange pirouette, la condition de l'homme à celle d'une animalité virtuelle, ils offraient à Vilém d'une façon radicale, ce qu'il revendiquait partout lui-même, la force de la pensée libre et des agissements hors de toute contraintes.

L'exil pouvait donc s'instruire profondément à cette fatalité troublante qui se tisse entre l'homme et l'animal.

Il s'épanouissait par la force de ces trajets inlassables, de ce piétinement muet de l'un comme de l'autre, il creusait un chemin de compréhension profonde et ouvrait les perspectives d'un regard pluriel, totalement libéré des inhibitions du point de vue unique.

Ainsi en est-il probablement de ces animalités frictionnelles qui sont les seuls bagages de l'exil.

Vilém avait voulu, je le sais maintenant, me faire comprendre combien cela était essentiel pour mon travail de zoosystémicien.

C'est pourquoi je vais recommencer avec lui, aujourd'hui pour lui et avec vous, une petite promenade zoologique, dans la ville qui permit la première.

Mais je vais la faire avec ma propre zoologie d'exil.

Celle que Vilém connaissait si bien, car il avait intimement compris qu'elle était aussi la sienne, un peuplement mental pour une ville, pour un pays laissé depuis longtemps.

Une zoologie qui nous était étroitement familière à tous deux puisque construite par l'imaginaire de l'éloigné au coeur même des technologies propices à d'étranges voyages dans d'autres formes de mémoires.

### **Céphalopodiquement votre<sup>1</sup>**

Je vais tenter de relater, très rapidement, une énigme hypozoologique que je ne peux plus taire.

Même si cette relation doit porter atteinte à ma belle réputation de zoosystémicien.

Pour le faire de manière précise, je préfère lire ces quelques lignes, mon désarroi actuel risquerait de trahir la réalité des faits.

Je ne suis, comme vous le savez, qu'un modeste zoosystémicien qui n'a fait aucun effort pour le devenir, car dès l'âge de 4 ans, j'ai su que je n'allais être qu'un artefact.

Les faits qui vont suivre tendent à le prouver.

J'ai obtenu avec éclat mon diplôme de zoosystémicien.

Ce diplôme m'a été décerné par l'Institut Scientifique de Recherche Paranaturaliste, Institut que j'avais pris soin de fonder quelques années plus tôt et dont je suis le seul diplômé et apparemment le seul président.

Mes maîtres m'avaient pourtant dit que ce diplôme me mettrait à l'abri des mésaventures qui vont suivre.

Je profite donc de l'occasion qui m'est donnée ici, pour rendre public des événements graves.

Voici les faits :

Depuis plus de 15 ans, Vilém Flusser et moi-même avons entamé un dialogue amical et ininterrompu.

Rien d'extraordinaire à cela.

Durant ces années, nous avons coulé des jours heureux, engoncés dans la confortable et moelleuse complexité de nos propos.

Pourtant, un jour, c'était un samedi, je crois, un objet de forme "céphalopodique" s'est matérialisé tout à coup au centre de notre discussion.

Cet objet s'est mis à évoluer dans notre espace "d'entre deux", avec une certaine arrogance et une certaine désinvolture, qui me font encore frémir.

---

<sup>1</sup> Texte d'une conférence prononcée pour le soixante dixième anniversaire de Vilém Flusser 11.05.1990



J'ai longtemps pensé, que j'avais été le seul à observer les évolutions de ce céphalopode. J'ai même cru qu'il faisait parti de ce type d'hallucinations qui se produit quand la pensée atteint de très hauts sommets.

Le premier moment de surprise passée, et comme Vilém Flusser ne semblait pas affecté par ce phénomène, je n'ai pas daigné en parler, notre propos développait des axes tellement plus profonds et essentiels pour l'avenir du monde.

Combien de temps ce céphalopode évolua-t-il dans notre circonstance, je ne saurais le dire, car ce genre d'organisme a la propriété de devenir translucide par mimétisme, surtout dans le flot cristallin de la pensée.

De plus il est doté de moyens de locomotion multiples et se déplace avec la fulgurante rapidité des flux neuroniques.

Il faut reconnaître qu'il n'eut jamais l'outrecuidance de répandre entre nous cette ancre noire qui brouille la vue, masque la présence et macule les idées.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, dans l'oubli de cet événement.

Notre dialogue amical et ininterrompu se poursuivit.

Par malheur, un jour, ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire, Vilém Flusser me montra triomphalement un texte qu'il venait d'écrire.

Ce manuscrit avait pour sujet le *Vampyrotheutis Infernalis*, un céphalopode évoluant dans les grandes profondeurs des océans.

Je me souviens de cette première lecture.

Lecture toujours difficile, car Vilém Flusser qui parle des nouvelles technologies avec une rare intelligence, emploie une machine à écrire de l'après guerre.

De plus la version papier pelure et ruban bleu fatigué, déstabilisait ma lecture, comme les chromatophores irisés et changeants de la peau du *Vampyrotheutis Infernalis*. Ses tentacules par ses ventouses syntaxiques aspiraient le peu de sens qui me restait.

Les images de celui-ci s'imposèrent à mon esprit avec une incroyable force.

Je fus convaincu tout à coup qu'il n'avait jamais disparu, qu'il s'était installé entre nous, d'une manière constante durant de longues années.

Il avait continué à se déplacer et à croître dans la profondeur abyssale de nos concepts, sans que nous nous en doutions, se fortifiant vampyromorphiquement et infernalement de l'énergie de notre pensée.

---

Au point d'avoir phagocyté l'esprit de Vilém à son insu.

Je fus obligé de constater, avec effroi, que le mien l'était très probablement aussi.

Il y a trois ans maintenant, deux jeunes et fringants éditeurs allemands, en plongeant dans les tiroirs du bureau de Vilém Flusser, avec les scaphandres autonomes propre à cette corporation, renflouèrent ce texte et décidèrent avec une belle insouciance de l'éditer.

Il me fut demandé de présenter certaines facettes de ce *Vampyrotheutis Infernalis*.

Je fus amené, sous domination céphalopodique, à mettre à l'exercice une prolifération cladiques, proposant certaines bases d'une éthologie de la prédation chez les *Vampyromorpha* et les aspects morphogénétiques qui en découlent.

Ainsi plusieurs comportements très amicalement prédateurs me furent imposés:

- La prédation par les pouvoirs fascinatoires des messages bioluminescents, pouvant constituer les éléments d'une Teuthotheologie.
- La capture des proies, au moyen d'émission de substance gélatineuse, permettant de les façonner au plan formel, comportemental, social et idéologique et de viser une approche hypostereorheomatique.
- La prédation par des attitudes comportementales séductiformes et par des émissions de phénomènes vibratoires zoosémiotiques, facilitant la saisie d'un vivant au moyen d'organes spécialisés.
- La prédation par la constante transformation hypocrisique provoquant des désarrois et des dérèglements métaboliques chez les proies.

Je vis maintenant, sous l'emprise du grand doute hypozoologique.

Aucun zoosystémicien consciencieux, de toute l'histoire de l'Upokrinoménologie, ne s'est trouvé sous une telle pression épistémologique.

Il apparaît que le *Vampyrotheutis Infernalis* comme tous les autres *Vampyromorpha* d'ailleurs, est une chimérisation émergeant des dessous troublants de l'amitié.

Qu'il est la concrétion céphalopodique d'un dialogue.

Qu'il est une chimérisation, non de l'assemblage ou du collage occasionnel, mais d'un bien curieux clonage.

La présence de trois coeurs caractéristiques de cet organisme, ainsi que la ruse par laquelle il a su avaler sa coquille au cours des siècles, pour passer de l'obscurité à la transparence, en donne la preuve.

Le zoosystémicien doit en tirer les conséquences :

- 1) Les céphalopodes, qui constituent la plus grande part de la biomasse dans le monde, seraient le produit d'une zoologie mentale et épiphanique élaborée artificiellement, une zoologie colloïdale et fictionnelle de l'interface communicatoire.
- 2) L'embranchement des céphalopodes serait la matérialisation d'une morphogénétique envahissante et tentaculante, substitut vivant des tentatives désespérées de l'espèce humaine pour purifier idéalement ses comportements relationnels et locutoires.
- 3) Enfin, le plus grave. Les zoologistes en considérant les céphalopodes comme des animaux communs et en plaçant leur embranchement dans la classification zoologique ont donné la preuve évidente qu'ils n'avaient jamais eu d'amis, même parmi les bêtes et qu'ils ont vécu sans pieuvres d'amitié. Depuis, le zoosystémicien tente d'éviter de tomber dans le piège darwinien de l'authentification classificatoire du zoologisme objectif, il modélise systématiquement, lui-même, avec vigilance, ses propres bestioles céphalopodiques.

## **Bibliographie**

- Vilém Flusser, *Lingua e Realidade*, Sao Paulo 1963
- : *A Historia do Diabo*, Sao Paulo 1965
  - : *Da Religiosidade*, Sao Paulo Commissao Estadual de Cultura 1967
  - : *La force du quotidien*, Paris 1972
  - : *Le monde codifié*, Paris Institut de l'Environnement 1972
  - : *Naturalmente*, Sao Paulo 1979
  - : *Post-historia*, Sao Paulo 1982
  - : *Für eine Philosophie der Photographie*, Göttingen, 1984
  - : *Towards a Philosophy of Photography*, Göttingen 1984
  - : *Philosophia da Caixa Preta*, Sao Paulo 1985
  - : *Per una Filosofia della Fotografia*, Turin 1987
  - : *For Fotografiets Filosofi*, Horten 1987
  - : *En Filosofi for Fotografien*, Göteborg 1988
  - : *Hacia una filosofia de la fotografía*, Mexico 1990
  - : *A fotografia filozofiaja*, Budapest 1990
  - : *Ins Universum der technischen Bilder*, Göttingen 1985
  - : *Die Schrift - Hat Schreiben Zukunft?*, Göttingen 1987
  - : *Vampyrotheuthis infernalis mit Louis Bec*, Göttingen 1989
  - : *Angenommen*, Göttingen 1989

- : Krise der Linearität, Bern 1988
- : Nachgeschichten, Düsseldorf 1990
- : Überflusser, Düsseldorf 1990
- : Gesten: Versuch einer Phänomenologie, Bensheim 1991

En préparation, une collection d'écrits intitulés 'Dinge', deux anthologies de texte sur un certain nombre d'artistes et essais théoriques sur l'Image et une édition de conférences et cours effectués à Bochum en juin 91...

Contributions à European Photography (Göttingen), Théâtre public (Paris), Merkur (Munich), Spuren (Hamburg), kultuRRevolution (Bochum), Zeitmitschrift (Düsseldorf), Design Report (Frankfurt), Arch+ (Berlin), Artforum (New York), Leonardo (Berkeley), Kunstforum (Munich) ...